

Jacques PIMPANEAU

MÉMOIRES
D'UNE FLEUR

Vie d'une courtisane chinoise



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*A deux jeunes filles qui voudraient comprendre
la religion des Chinois*

Anthologie de la littérature chinoise classique

Célébration de l'ivresse

Chine : Culture et traditions

Chine : Histoire de la littérature

*Chine : Littérature populaire.
Chanteurs, conteurs, bateleurs*

Chine : Mythes et dieux

Contes chinois racontés à Helen

Dans un jardin de Chine

Lettre à une jeune fille qui voudrait partir en Chine

Les Quatre Saisons de Monsieur Wu

© 2017, Editions Philippe Picquier

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © INHA / Editions Philippe Picquier

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1294-0

PRÉFACE

Lorsque j'étais étudiant à l'université de Péking de 1958 à 1960, j'allais presque toutes les semaines à Liulichang, le quartier des antiquaires et des bouquinistes. J'étais devenu copain avec l'un de ces libraires. Il me conseillait dans mes choix de livres et me vendait même des ouvrages qui ne devaient pas être cédés à des étrangers. Quand je suis retourné en Chine en 1982, je suis allé le voir et nous sommes allés boire une tasse de thé ensemble. « Pendant la Révolution culturelle, me dit-il, ma boutique fut évidemment fermée. Un jour, près de là où j'habitais, les Gardes rouges s'en sont pris à une famille, ont dévasté leur maison, ont jeté dans la rue toutes leurs affaires, ont mis le feu à leurs livres et à leurs papiers. Après leur départ, ne pouvant me défaire de ma passion pour les vieux bouquins, je suis allé voir si je pouvais en sauver quelques-uns des flammes. J'ai ainsi trouvé un ouvrage que je ne connaissais pas et dont, à ma connaissance, il ne doit pas exister d'autres exemplaires. L'auteur ne mentionne pas son nom, mais seulement le prénom qu'elle a pris, sans doute avec ironie, quand elle est

devenue courtisane : Hou-eul-ts'ao (en transcription française, ce qui signifie « plante en forme d'oreille de tigre », nom de la saxifrage¹). L'édition ne pouvait pas remonter au-delà du XIX^e siècle. Je l'ai lu, c'étaient les mémoires d'une courtisane du IX^e siècle. La langue semble être celle d'une personne vivant à cette époque et je n'ai pas remarqué d'anachronismes. Mais il est difficile de savoir s'il s'agit d'un texte datant du IX^e siècle qui aurait été retrouvé et imprimé, ou, non pas de mémoires authentiques, mais d'un roman plus tardif. Mais le style ressemble à celui des récits écrits sous la dynastie Tang, et non à celui des romans des dynasties Ming ou Qing. Ce livre pourrait t'intéresser, car il contient des renseignements véridiques et intéressants sur la vie d'une courtisane sous la dynastie Tang. Si tu le veux, je te le vends à prix d'ami. »

J'ai rapporté ce livre en France et, après l'avoir lu, je l'ai rangé dans ma bibliothèque. Ce qui m'a intéressé, ce sont les faits qui y sont évoqués et la personnalité de l'auteur. Les courtisanes étaient à l'époque très cultivées et recevaient un enseignement très complet. Beaucoup d'entre elles étaient aussi des poétesses et la compilation des poèmes de l'époque Tang éditée au XVIII^e siècle comporte tout un chapitre consacré aux poèmes de courtisanes. Il n'est donc pas étonnant que

1. Plante herbacée qui pousse au milieu des pierres et à petites fleurs blanches ou rose foncé dont on orne les bordures, nous apprend le dictionnaire. J'en ai acheté un pot pour voir à quoi elle ressemble et l'ai offerte à une amie. A part dans cette première mention du nom de Saxifrage, la transcription des mots chinois est celle adoptée maintenant officiellement en Chine.

la littérature tienne une place importante dans les réflexions de l'auteur. Cette institution chinoise des maisons de courtisanes sous la dynastie Tang fut reprise au Japon et donna naissance aux geishas. D'autre part, on sait par des documents de l'époque que des nonnes taoïstes se livraient à la prostitution. Ceci n'est pas étrange puisque les unions sexuelles, loin d'être un tabou, faisaient partie des techniques, comme la diététique et une gymnastique apparentée au yoga, pour cultiver en soi le Tao.

Etant maintenant à la retraite et cherchant à m'occuper, je me suis mis à traduire cet ouvrage. Je l'ai traduit dans le français d'aujourd'hui sans chercher à donner un ton vieillot ou chinoisant, ce qui me paraît être comme les peintres occidentaux des XVIII^e et XIX^e siècles, qui transformaient les Chinois en magots d'opérettes. J'y ai ajouté des notes car un lecteur occidental ne connaît pas forcément la civilisation chinoise. Certaines sont répétitives, car les renvois à une page précédente sont agaçants. L'éditeur a voulu mettre mon nom comme celui de l'auteur, car il est persuadé, je ne sais pas pourquoi, que c'est moi qui ai écrit ce livre. J'en suis désolé pour Saxifrage.

I

EXCURSION MÉMORABLE

Le vieil ami qui venait souvent le soir me distraire de la vieillesse me pressait tellement d'écrire que j'ai fini par céder. Ecrire est une façon comme une autre de passer le temps quand il ne reste plus rien d'autre pour écarter cette mélancolie qui accompagne l'âge passé soixante ans. « Les faits, me dit-il, intéressent l'historien, mais ce qui suscite la curiosité dans ton cas, c'est ta personnalité. Dévoile ta mentalité à travers tes réactions face à des événements que tu as vécus, et fais-nous grâce des considérations soi-disant profondes, car tu n'es pas une philosophe. Dans un récit réussi, l'auteur est comme une poudre dissoute dans de l'eau, il n'apparaît pas, mais son tempérament est sous-jacent à l'histoire qu'il raconte, surtout d'ailleurs si celle-ci est inventée. » Après lui avoir fait parvenir mon manuscrit, j'ai reçu cette seule phrase : « Si tu avais encore vingt ans et si je n'étais pas trop vieux, tu serais la femme avec qui je souhaiterais vivre. »

Deux événements ont déterminé toute ma vie. Le premier fut une excursion dans les montagnes au sud de la capitale¹.

1. La capitale sous la dynastie Tang (618-907) était Chang'an, aujourd'hui appelée Xi'an.

Mon père occupait un poste assez élevé au ministère des Rites. Il partait très tôt le matin, avant même que je me lève. Il rentrait au milieu de l'après-midi et j'allais alors le saluer dans son bureau. Il me questionnait sur ce que j'avais appris dans la journée, mais j'avais l'impression que ma réponse n'avait droit qu'à une écoute distraite : étant une fille, je ne pourrai jamais me présenter aux examens impériaux. Donc peu lui importait. Mon mariage était sans doute sa seule préoccupation en ce qui me concernait et il avait encore du temps pour trouver un gendre adéquat. Il sortait presque tous les soirs et dînait dehors, puis, aux dires de serviteurs, il allait rendre visite à des maisons de courtisanes. C'était sa seule compagnie féminine, car ma mère était partie avec un homme quand j'avais deux ans. Il était rigoureusement interdit de le questionner à ce sujet. La seule fois où j'ai osé lui demander ce qu'elle était devenue, il se mit en colère : « Ne mentionne jamais cette putain devant moi. J'espère que tu ne lui ressembleras pas. Elle a fichu le camp et bon débarras ! » Même ma nourrice n'osait pas me parler d'elle. J'avais donc le sentiment d'être née de mère inconnue.

Ma seule confidente et amie était une chatte. J'aimais tellement la prendre dans mes bras. Elle avait déjà eu des petits par deux fois, et c'est d'elle que j'appris ce qu'une femelle faisait avec plaisir pour avoir des enfants. J'étais obligée de donner tous les chatons à des voisins. Une fois où elle était en chaleur et hurlait la nuit, ne pouvant sortir et trouver un compagnon en vadrouille sur les toits, je composai un quatrain pour elle :

*Tu hurles du malheur d'être seule ce soir,
Seul un mâle pourrait te guérir de ton mal¹.
Il te faut être sage, maîtriser tes déboires,
Miauler ce désespoir est un chant immoral.*

Je montrai ce petit poème à mon père pour l'amuser. Je l'avais écrit en toute innocence. Je fus décontenancée et indignée par sa réplique : « Deviendras-tu une putain comme ta mère ! Je me suis efforcé de te faire donner une éducation dont peu de filles peuvent jouir. Ce fut donc en vain. Chassez le naturel, il revient au galop. » Je sortis aussitôt du bureau, des larmes dans les yeux, des sanglots dans la gorge. De retour dans ma chambre, je pensai à ma mère. Elle était partie avec un homme qu'elle aimait. Serait-ce un crime que d'aimer après qu'on a été mariée ? Il lui fallut sûrement beaucoup de courage pour enfreindre ces interdits qui nous retiennent prisonniers. Son mari n'a pas su satisfaire ce besoin d'aimer, qui semble la seule constance durant toute la vie, mais avec bien des variantes et nuances : amour passionnel, amitié amoureuse, amour de ses enfants. Il faudrait sans doute ajouter amour de ses parents, mais je suis privée de cet amour-là. Après cette réflexion de mon père, je n'ai plus jamais éprouvé pour lui que de l'indifférence et parfois un peu de compassion. Il est étrange qu'une phrase prononcée sous l'effet de l'humeur sans avoir réfléchi puisse avoir un tel impact sur des enfants.

1. L'original chinois comporte aussi un jeu de mots, sur l'expression « les nuages et la pluie » qui signifie les rapports charnels entre un homme et une femme, mais, intraduisible en français, j'en ai créé un autre.

Mon oncle maternel, qui vivait seul, me disait qu'il avait honte de la conduite de ma mère. Il venait tous les matins me donner des leçons, estimant qu'il était de son devoir de racheter autant qu'il le pouvait l'ignominie de sa sœur. Comme il l'avait vigoureusement condamnée, mon père l'acceptait et le traitait même avec courtoisie : que sa famille à elle soit de son côté à lui conférait une assise incomparable à sa stature morale.

Cet oncle m'apprit à lire les ouvrages anciens importants, les *Entretiens* de Confucius, le livre de Mencius¹, de longs passages des *Mémoires historiques* de Sima Qian². L'après-midi, je devais recopier et apprendre par cœur le texte étudié le matin. Ensuite, il passa au *Classique des poèmes*³, qui devint mon livre préféré. Comme j'avais alors déjà huit ans, il m'expliqua que de nombreuses œuvres de la première partie de cet ouvrage paraissaient être des poèmes d'amour, mais qu'il fallait les interpréter : quand une femme se désolait de l'éloignement de son amoureux, c'était une image. La femme représentait le peuple, et son amoureux, un souverain parfait dont elle déplorait l'absence. Le jour où je lui suggérai qu'il pouvait tout simplement s'agir d'un poème d'amour, il me répondit : « Ce serait une grave erreur de le croire, car, si c'était le

1. Nom latinisé de Meng Zi (seconde moitié du IV^e siècle avant J.-C.), philosophe qui développa la pensée de Confucius. Son ouvrage a été traduit en français par S. Couvreur et il est consultable sur Internet.

2. Sima Qian (145- 90? avant J.-C.) a écrit l'histoire de la Chine des origines à son époque, le II^e siècle avant J.-C. Son livre a été traduit en français (9 vol., You Feng, Paris, 2015).

3. Ce recueil qui aurait été édité par Confucius (551-479 avant J.-C.) rassemble des poèmes datant environ du IX^e siècle au V^e siècle avant J.-C. La première partie contient des chansons populaires de différents royaumes qui se partageaient alors l'empire.

cas, Confucius n'aurait jamais accepté que de tels poèmes figurent parmi les Classiques que tout lettré doit connaître. » Je dois avouer n'avoir pas été convaincue. Confucius les avait peut-être inclus dans les Classiques parce qu'il les appréciait, quitte à leur donner cette interprétation pour les faire accepter. J'avais apprécié ces vers : « Les sages ne sont pas à l'abri de la folie, la folie des hommes du commun vient de leurs défauts naturels, la folie des sages de la perte de leur instinct naturel. » Ce prince de Wei qui a écrit ces vers, s'il n'était pas un sage, était du moins perspicace. En cachette, je me suis mise à écrire des poésies sur le modèle de ce recueil, mais en me gardant bien de montrer à mon oncle celles qui auraient pu choquer son caractère austère.

Je reçus donc de lui l'éducation d'un garçon, car en dehors de la culture des Anciens, tout le reste lui paraissait futile. Je me suis appris à compter et à me servir du boulier en regardant notre voisin l'épicier chez qui j'accompagnais souvent ma nourrice. Celle-ci voulut absolument m'apprendre la broderie et autres travaux d'aiguille. Mais je trouvais cela très ennuyeux et trouvais toujours un prétexte pour échapper à ses leçons.

Tous les dix jours, un musicien venait m'apprendre à jouer du *guqin*¹. Il égrenait une suite de notes que je devais ensuite répéter jusqu'à ce que je parvienne à les reproduire parfaitement. Très vite, entre ces leçons, je m'amusais à jouer des airs que j'inventais. Ce maître

1. Cithare à sept cordes pincées sans chevalet, elle joue quatre octaves avec glissandos et pizzicatos. Elle était l'instrument des lettrés et des jeunes filles de bonne famille.

disait que j'avais un talent de musicienne, mais je n'ai jamais su s'il le pensait ou s'il disait cela pour que je continue à prendre des leçons, car il avait besoin de l'argent que lui donnait mon père pour le remercier. J'admettais l'idée de Confucius que la musique permet de faire partager les mêmes émotions à tout un ensemble de personnes et qu'elle a ainsi une fonction sociale, mais pour moi, elle a surtout le mérite d'exprimer des sentiments difficiles à traduire en mots.

Je m'exerçais toute seule à chanter. Je reprenais des poèmes de la première partie du *Classique des poèmes* dont j'étais persuadée qu'ils avaient l'amour pour thème, et j'inventais des mélodies pour les transformer en chansons, car je pouvais ainsi les mémoriser plus facilement. C'était si facile que je soupçonnais ces poèmes d'avoir été composés à l'origine pour être chantés. Pendant que mon père était au ministère, j'allais assez souvent fouiller sur les étagères dans son bureau et j'y découvris un album de poésies plus tardives auxquelles je fis subir le même sort.

J'avais douze ans quand mon oncle un matin me dit : « Il est temps de passer à des livres essentiels, qui expriment une autre pensée que celle de Confucius. Elle est plus complémentaire qu'opposée à cette dernière. C'est ainsi qu'il faut la considérer, car Confucius lui-même la respectait. Nous allons d'abord lire le *Classique du Tao et de sa vertu* de Lao Zi¹, un

1. Lao Zi (VI^e-V^e siècle avant J.-C.) est le fondateur de la philosophie taoïste. Il existe plusieurs traductions de son livre, dont celle de J.J.L. Duyvendark, Maisonneuve, Paris, 1949.

autre sage de l'Antiquité. Puis, comme maintenant tu maîtrises assez bien la langue écrite, nous aborderons le livre de Zhuang Zi¹, dans lequel des anecdotes, qui ne manquent pas d'humour, nous montrent comment la pensée de Lao Zi s'inscrit dans la vie. »

Au début, je craignais d'être incapable de comprendre ces textes si différents de ceux que j'avais étudiés jusqu'ici. Mais plus vite que je ne le croyais, je pus les lire facilement. Mon oncle, qui était d'une patience très touchante avec son élève, était un excellent pédagogue. En outre, la copie qu'il m'apporta comprenait des commentaires expliquant les mots maintenant hors d'usage et ceux dont le sens n'était plus le même aujourd'hui. Je fus beaucoup plus séduite par ces deux ouvrages que par ceux que j'avais étudiés auparavant. C'était une pensée tellement plus attirante que celle des autres textes qui était imprégnée de moralisme et ne s'intéressait qu'à la vie en société. Je découvrais enfin tout un nouveau regard sur la façon d'envisager l'existence. C'était un guide pour vivre en ne se fiant qu'à la nature.

Un jour d'automne où le temps était encore très doux, mon oncle me fit une surprise : « Ton père m'en a donné la permission. Nous allons faire une excursion dans les montagnes pour visiter un monastère taoïste. Nous serons partis pendant trois jours, car il faut une

1. Disciple de Lao Zi, il vécut au IV^e siècle avant J.-C. Son ouvrage, qui porte comme titre le nom de son auteur, a été traduit entre autres par Jean Lévi, *Les Œuvres de Maître Tchouang*, L'Encyclopédie des nuisances, Paris, 2006.

journée pour y aller, une journée pour revenir et il est indispensable d'y passer une journée entière pour tout visiter. J'ai commandé une charrette fermée pour demain à l'aube. Prépare quelques vêtements et une houppelande assez chaude, car une fois le soleil couché, il fait froid dans les montagnes. »

Après être sortie de la ville, j'ai remonté les rideaux de chaque côté de la charrette pour regarder ces paysages nouveaux pour moi. Des collines aux flancs plus ou moins abrupts sont tellement plus distrayantes pour l'œil que la platitude des plaines, et il suffit qu'y coure une rivière pour que le paysage ressemble à une peinture. La route montait et notre cheval avait du mal à grimper. Nous ne nous sommes arrêtés que pour manger ce que ma nourrice avait mis dans un panier pour nous. Nous offrîmes de la nourriture au cocher, mais il la refusa car sa femme lui avait préparé plus qu'il ne lui fallait. Lors de cette halte, j'ai caressé la tête du cheval pour le remercier des efforts que nous lui imposions. Au milieu de l'après-midi, nous sommes parvenus à une ferme. « La voiture ne peut aller plus loin, dit mon oncle. Le sentier est ensuite trop étroit. Il va falloir marcher, mais en deux heures de marche, nous serons arrivés. Si tu aperçois des singes ou même un tigre, n'aie pas peur. Ils ne te feront aucun mal. Les tigres qui vivent dans cette région n'attaquent pas les hommes. Il suffit de continuer à avancer en les ignorant et de ne pas faire de gestes brusques, car, si tu leur fais peur, ils peuvent devenir méchants. » J'espérais beaucoup voir un tigre, mais je n'ai pas eu cette chance.

La porte du monastère une fois franchie, le père abbé vint nous accueillir dans la cour. Il connaissait mon oncle, qui venait souvent le voir, et il fut très cordial. Il nous fit visiter les lieux. « Devant vous en haut de l'escalier, dit-il en se tournant vers moi, c'est le sanctuaire des Trois Purs¹. Puisque vous avez lu le *Classique du Tao et de sa vertu*, vous savez que du Tao émergèrent le Yin et le Yang. Deux engendra Trois et les Trois Purs sont les incarnations de ce qui a créé toutes les formes de l'existence. » Nous avons monté les marches jusqu'à cette grande salle très haute de plafond. Derrière l'autel, étaient suspendues des peintures représentant chacune un des Trois Purs. L'atmosphère était imposante. Une fois que nous fûmes redescendus dans la cour, le père abbé nous indiqua : « A droite, sont situés le réfectoire et la cuisine et, au-dessus, des entrepôts. Derrière ce bâtiment, il y a une autre cour entourée de chambres réservées aux nonnes. A gauche, ce sont les chambres pour les visiteurs et je vais vous conduire à celles qui vous sont destinées. Derrière, se trouvent les chambres des moines, elles aussi autour d'une cour, et, à l'étage sur un des côtés, la bibliothèque. »

J'avais une grande chambre à côté de celle de mon oncle. Quelqu'un y avait déjà déposé nos bagages. Une

1. Les Trois Purs représentent les trois énergies du Tao, le Un créant le Deux, le Yin et le Yang, et le Trois tous les êtres. Ce sont le Céleste Vénérable du commencement originel, le Céleste Vénérable du trésor spirituel, qui règne sur les relations entre le Yin et le Yang, et le Céleste Vénérable du trésor divin, qui est associé à Lao Zi. Cette trinité, instaurée seulement au début de notre ère, fait penser à la Trimurti de l'hindouisme, Brahma le créateur, Vishnou le protecteur et Shiva le destructeur, que le bouddhisme a dû faire connaître en Chine.

jeune nonne m'apporta un seau d'eau bouillante pour que je puisse me laver de la poussière de la route. Dès qu'elle fut partie, je me suis entièrement dévêtue, ai trempé une serviette dans cette eau très chaude, l'ai essoré, puis l'ai passé sur tout mon corps comme je le faisais à la maison. La fatigue partit avec la saleté et je me suis sentie ensuite fraîche et revigorée. Ceci fait, je suis allée frapper à la porte de mon oncle et nous sommes retournés dans la cour. Des singes y faisaient des galipettes très drôles. Le père abbé nous y attendait et me mit en garde : « Si vous voulez leur donner quelques friandises, faites très attention. Mettez-les dans une main derrière votre dos et, de l'autre main, lancez-les peu à peu. Quand il n'y en aura plus, montrez-leur vos deux mains vides. Ils comprendront qu'il n'y a plus rien à attendre. Sinon, ils croiront que vous en avez encore, sauteront sur vous pour les trouver, quitte à déchirer vos vêtements. »

Il nous conduisit dans le réfectoire. Comme il n'y avait autour de deux longues tables que quelques moines et nonnes, il nous dit : « Plusieurs d'entre nous préfèrent emporter leur repas dans leur cellule, surtout quand ils savent qu'il y a des visiteurs, par discrétion et aussi, il faut l'avouer, pour ne pas être dérangés dans leur routine. » Le dîner consistait en des plats de légumes, de champignons, des œufs, une soupe et des fruits. Il y avait en outre devant nous des bols avec des condiments dans lesquels chacun puisait selon ses goûts. Sans doute pour éviter que je demande du riz ou des petits pains cuits à la vapeur comme chez nous,

mon oncle me précisa que les taoïstes ne mangent pas de céréales, car ils considèrent que c'est mauvais pour la santé. Tous les mets étaient délicieux, relevés avec des épices et des herbes. Je n'avais jamais encore mangé des légumes qui soient aussi bons. J'ai carrément mangé deux kakis, car c'est un fruit dont j'aime le goût à la fois âpre et sucré. « Servez-vous bien, dit le père abbé. Tous les produits proviennent de notre jardin. Le rendement est tel que nous en donnons à ceux qui en manquent dans les villages des environs. »

Après le dîner, mon oncle m'emmena à l'arrière du sanctuaire principal, au pied de la falaise qui surmontait le monastère. Nous gravîmes un escalier jusqu'à une grotte. Devant un autel et une grande tenture sur laquelle était calligraphié le caractère Tao, le père abbé, vêtu d'une chasuble brodée, chantait la prière du soir, accompagné par plusieurs moines et nonnes. Ce rite ne dura pas longtemps, ce dont je fus ravie, car je ne comprenais pas les paroles. J'appris par la suite que c'étaient des vers qui exprimaient les nuances particulières dans les croyances de chaque communauté. Ce n'était que le premier et le quinze de chaque mois que l'on récitait en outre un des textes importants du taoïsme. Quand nous redescendîmes, nous allâmes directement nous coucher. Je m'endormis aussitôt. La fatigue l'emporta sur l'excitation de cette découverte d'un monde inconnu.

Le lendemain matin de très bonne heure, mon oncle vint me chercher. Nous allâmes dans le sanctuaire principal écouter la prière du matin. Quand nous

traversâmes la cour, j'aperçus, sur un énorme rocher, un vieux moine assis en méditation, les jambes repliées et croisées. Cet office, comme celui de la veille au soir, fut bref. Ensuite, nous sommes allés nous promener. Nous avons parcouru le potager et le verger. A travers l'un et l'autre, avaient été plantées des fleurs aux couleurs diverses et beaucoup n'étaient pas encore fanées bien que la saison soit déjà avancée. Puis nous avons visité la cour des femmes. L'une d'elles nous invita à entrer dans sa chambre et nous offrit du thé. La lumière pénétrait par une seule fenêtre à côté de la porte. Le mobilier consistait en un petit lit très simple, une table, une chaise, un grand coffre, un brasero, où elle gardait une bouilloire pour avoir de l'eau chaude en permanence, et une étagère tout le long d'un mur avec des livres et quelques bibelots. Ceux-ci étaient principalement des pierres aux formes et aux couleurs peu communes, qu'elle avait ramassées, nous dit-elle, au cours de randonnées dans la montagne. Comme les autres femmes, elle portait un pantalon noir, un chemisier blanc et un long gilet noir qui descendait jusqu'aux genoux. Ses cheveux étaient noués en un chignon au-dessus de la tête et retenus par une longue épingle en bois, ce qui était aussi la coiffure des hommes, mais eux portaient en outre un petit bonnet. Ils étaient vêtus d'une robe très ample, croisée devant, de couleur noire ou d'un bleu très foncé. Les manches étaient si larges qu'ils y mettaient ce dont ils pouvaient avoir besoin quand ils étaient dehors. Ceux qui se livraient à des tâches manuelles avaient un pantalon et une veste noirs.

Nous nous rendîmes ensuite à la bibliothèque, où le père abbé nous attendait. Il nous servit une boisson chaude aux herbes dans laquelle flottaient des baies de lyciet. « Ces baies sont très bonnes pour la santé, dit-il. Comme vous me l'avez demandé, ajouta-t-il en se tournant vers mon oncle, je vais essayer de présenter à votre nièce notre façon de voir le monde pour que la paix soit en chaque individu et dans l'ensemble de la société. Celle-ci doit être aménagée pour répondre à trois besoins : que les hommes et les femmes puissent se rencontrer librement, que chaque personne ait de quoi se nourrir et se vêtir convenablement¹. Tout le reste doit être laissé au gré des individus. Le meilleur des gouvernements est celui qui gouverne le moins. La seule justification des lois est de protéger les faibles contre les forts, dont l'emprise est souvent insidieuse puisque des esclaves en arrivent à aimer leur maître. Les sujets de l'Etat non seulement n'osent pas s'opposer aux idées régnantes, mais n'osent même pas penser différemment de la mentalité qui prévaut, si bien que l'autocensure rend la censure superflue. L'ordre règne alors sur l'empire, mais c'est un ordre qui déforme la nature des hommes et cause maintes souffrances.

Suivre le Tao, qui n'est autre que la vie, est le seul principe à respecter. Vouloir entraver son évolution et ses transformations est source de malheurs. Mieux vaut suivre son instinct que des idées issues de raisonnements artificiels et non de la nature. Les idées sont souvent

1. Ces trois besoins figurent dans l'ouvrage taoïste *Classique de la Grande Paix*, qui remonterait à la dynastie Han.

dangereuses. Les différences que nous faisons entre le bien et le mal, entre le vrai et le faux sont peut-être nécessaires sur le moment pour se débrouiller dans l'existence, mais elles sont la plupart du temps d'un fruste, qui brouille notre regard et qui fait honte à la pensée humaine. La nature et la vie sont deux mots qui ont le même sens, ne pas s'en rendre compte provoque des erreurs fatales. Vous avez lu Lao Zi et Zhuang Zi. Vous devez donc comprendre ce que je vous énonce très brièvement.

— Je n'ai pas encore saisi la profondeur de ces deux livres, ni celle de vos paroles, répondis-je. Mais soyez assuré que ce que vous m'avez dit, ainsi que les leçons de ces deux livres que mon oncle m'a fait étudier, resteront gravés dans ma mémoire. Ils traceront le chemin que je suivrai quand je ferai face à des doutes.

— Nous étudions la nature sans oublier celle du corps humain et avons créé à cet effet une diététique et une gymnastique que nous perfectionnons toujours à la lumière de l'expérience afin de pouvoir vivre plus longtemps. A la différence des bouddhistes, nous refusons d'imposer des règles et, puisque l'homme fait partie des animaux carnivores, être végétarien n'est pas une obligation. Mais la plupart d'entre nous, par respect pour la vie, ne mangent jamais ou rarement de la viande, simplement parce que nous n'en avons pas le désir¹. Nous étudions les

1. Sur les pratiques taoïstes, cf. H. Maspero, *Le Taoïsme et les religions chinoises*, rééd. Gallimard, Paris, 1971 et K. Schipper, *Le Corps taoïste*, Fayard, Paris, 1982.